

24 images

24 iMAGES

Audition

André Roy

Number 179, October–November 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (2016). *Audition*. *24 images*, (179), 43–43.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

AUDITION

Audition (2001) a été en 2001 le premier film de Takashi Miike exploité en salles à Montréal, hors le festival de Fantasia où le cinéaste avait trouvé auparavant de fervents admirateurs. Extrêmement maîtrisée, l'œuvre nous a révélé un auteur japonais qui avait déjà touché à tout, du film de yakusas au film fantastique, travaillé pour la télévision, produit et distribué ses propres réalisations en V-Cinéma (les DTV au Japon) devenues des films culte. Il a signé plus de 60 films – de qualité inégale, faut-il souligner – qui ont repoussé les frontières de l'explicite et des interdits dans la représentation de la violence et du sexe.

Adapté d'un roman de Ryu Murakami, *Audition* est divisé en deux grandes parties. Pour être toutefois plus précis, on dira que le récit est partagé en deux univers distincts qui petit à petit s'emboîteront, le deuxième venant gangrener le premier mis doucement en place par le réalisateur. Un univers normal, à la quotidienneté sans surprise, presque sereine, sera contaminé par un autre, celui du rêve, du délire paranoïaque, dans une appréhension sadomasochiste du monde. Miike perturbera la tranquille histoire de Shigeharu Aoyama, producteur de télévision, qui vit avec son fils adolescent après la mort de son épouse. Il accepte, sous les conseils d'un ami réalisateur, d'assister à un casting pour trouver l'élue de son cœur. Ce sera Asami, une jeune femme qui va l'attirer dans une spirale meurtrière.



On pense immédiatement à *Vertigo* d'Alfred Hitchcock avec cet homme qui, comme Scottie Ferguson, rencontre une femme mystérieuse dont il tombe amoureux et qui se révélera tout autre. Shigehiro et Asami vont être entraînés dans un jeu de cache-cache funeste dont elle est en premier lieu l'artisane. Dans un monde familier et réaliste, cadré par de longs plans, une tension s'installe, entretenue par des images imprévisibles qui détonnent subitement. Le malaise et l'anxiété s'amplifient lentement. Le récit se désintègre dans une angoisse et une étrangeté qui ne demanderont qu'à se résoudre à la fin (le film fonctionne comme un vrai suspense). Miike crée ainsi une atmosphère très précise et calculée qui rappelle celle des films de Roman Polanski, David Cronenberg et David Lynch, entre autres références que multiplie le film. Tout basculera dans les vingt dernières minutes, dans un paroxysme de scènes stressantes et brutales avec force tortures et démembrements. On est aspiré dans un fantasme de destruction vertigineux. Le déroulement narratif apparaît aussi tragique par sa violence *gore* que comme miroir insoutenable d'une psychose sociale (est-ce cela, le statut de la femme au Japon?). Le film choque, terrifie, sidère. Hallucinant, hypnotique, éprouvant. Comme si le cinéma ne pouvait trouver son origine que dans une mort inapprivoisable qui l'habiterait par sa fatalité. – **André Roy**

SHANGRI-LA (JAPAN GOES BANKRUPT)

Nous sommes en 2002, l'année après *Ichi the Killer*, *Visitor Q* et *Happiness of the Katakuris*. Le nom de Miike est alors sur toutes les lèvres. Il est la nouvelle coqueluche d'un cinéma hors norme qui bouscule et dérange autant qu'il divertit. *Shangri-La* (2002) est son huitième film de l'année, adaptation d'un livre signé Yuji Aoki. Malheureusement peu connu, il est pourtant extrêmement représentatif du travail du cinéaste, d'hier à aujourd'hui. À l'époque, personne ne sachant trop encore comment aborder cette démarche, le film fut boudé par l'étranger, lui préférant ses œuvres dites plus cultes, punk et *trash*. Pour l'occasion, Miike retrouve son acteur fétiche du moment, Sho Aikawa (la trilogie *Dead or Alive*, *Gozu*, *Zeburaman*, etc.). Il est ici question d'une société utopique composée de sans-abri qui vivent hors du système, en marge d'un monde auquel ils appartiennent néanmoins. Loin de l'argent, dans une banlieue de Tokyo, au bord de l'eau, ils ont trouvé paix et liberté. Dans la commune, les déclassés vont et viennent. Ceux qui partent se refaire une vie savent qu'ils peuvent revenir n'importe quand, si rien ne marche. L'histoire débute alors que



ces laissés-pour-compte viennent en aide à un petit imprimeur, en faillite du jour au lendemain, nouvelle victime d'une spéculation boursière qui s'écroule et dont les conséquences ravagent la classe moyenne. Tout sera, dès lors, mis en branle pour sauver l'individu (et sa famille) de l'injustice sociale qui l'accable. *Shangri-La* est un petit film, d'une simplicité déconcertante, mais qui reste l'un des plus beaux du cinéaste.

Quelque part entre Capra, Kaurismaki (celui de *l'Homme sans passé*) et le *Trading Places* de John Landis, il s'agit d'une fable humaniste, drôle et touchante, ô combien pertinente socialement, où les sentiments réussissent étonnamment à toujours être au bon endroit. Certes, Miike se positionne du côté de la marge, des arnaqueurs et autres hors la loi, mais il le fait ici magistralement en réussissant à parler à tous. Car ce film de révolte aborde de façon juste et morale les terribles répercussions du *crash* de la bulle économique japonaise dans les années 2000. Jalon essentiel, donc, dans la filmographie du cinéaste, il est surtout la preuve flagrante que Miike est un artiste bien plus versatile que ce que l'on pouvait (et peut encore) croire. – **Julien Fonfrède**